

ASKLÉPIOS

Revue de l'association des amis du musée du service de santé des armées au Val-de-Grâce



Directeur de publication : Olivier Farret – Rédacteur en chef : François Eulry

Imprimeur : SCA/CIM/DIV IR/PGP (ministère des armées) Paris - Prix : 5 euros

Dépôt légal : décembre 2021 – ISSN : 2677-5174

numéro 9

Sommaire

<i>Le mot du président</i>	1
<i>Le mot du rédacteur en chef</i>	2
<i>Léon Daudet et le Val-de-Grâce</i>	2
<i>Henri Talabère et le corps de débarquement à Casablanca en 1907</i>	4
<i>Un site mémorial de la Grande Guerre en Seine-et-Marne : la Grande Tombe, Charles Péguy, la Brigade marocaine</i>	13
<i>La sauvegarde des registres inventaires du musée SSA</i>	17
<i>Lu pour vous</i>	18
<i>AG du 27 janvier 2022</i>	20

Le mot du Président

Dans la précédente revue *Asklépios*, j'évoquais une rentrée 2021 apaisée sur le plan sanitaire ; elle le fut. L'AAMSSA a pu reprendre ses activités. Le colloque « Quinine et Paludisme 1820 – 1880 – 2020 » a été un franc succès. Je tiens à exprimer toute ma gratitude au médecin général Guillaume Pelée de Saint Maurice, directeur de l'École du Val-de-Grâce, pour le soutien logistique qui a largement contribué à la réussite de cette journée. Un prochain *Asklépios* rendra compte de l'ensemble des présentations. Je remercie madame Michèle Périsière, conservatrice du musée du SSA, d'avoir prolongé jusqu'à la tenue du colloque les expositions « Alphonse Laveran – Portrait d'un Prix Nobel » et « Paludisme – L'engagement du Service de santé des armées ». Alors que la pandémie de covid 19 monopolise l'attention mondiale et a un impact négatif sur la lutte antipaludique, il était important de mettre en avant ce fléau qui reste un problème majeur de santé publique dans le monde. Le Comité d'histoire du SSA a repris son cycle de conférences.

L'horizon sanitaire s'obscurcit à nouveau ; notre association résiste malgré les vicissitudes. Votre engagement à nos côtés nous permet de poursuivre le chemin de nos prédécesseurs. Comme conseiller scientifique, l'AAMSSA participe à l'élaboration des expositions temporaires et au développement des collections du musée. Dans le cadre de la valorisation de son fonds photographique, un cycle d'expositions propose de découvrir ces collections : Photographie et médecine, « *saison 1 – 1915-1918 : une commande photographique* » (16 novembre 2021 – 27 février 2022) et « *saison 2 – 1857-1951 : reportages et innovations* » (printemps 2022).

Au nom du conseil d'administration et en mon nom propre, je vous adresse mes meilleurs vœux pour une nouvelle année que nous espérons tous plus sereine.

MGI (2s) Olivier Farret

Le mot du rédacteur en chef

Ce numéro de notre revue n'est pas aussi éclectique que la lecture du sommaire peut le laisser croire : il va de Léon Daudet admirateur des enseignants du Val-de-Grâce de sa jeunesse, au musée du service de santé des armées en passant par la Grande Tombe à Villeroy, au souvenir du grand Péguy qu'il faut lire et faire lire, à celui de la Brigade marocaine de cette première bataille de la Marne, à qui la France doit tant ; ou encore à la vie et l'action au Maroc de notre héros du numéro précédent, Henri Talabère médecin militaire. Un *Lu pour vous* s'intéresse aux suites de la guerre d'Algérie chez des appelés ; un autre porte sur le *Métier de mourir*, celui du soldat qui sert sa patrie, où il est question de guerre d'Indochine, de celle d'Algérie justement, et surtout du Liban du début des années 80. Le point commun à cet ensemble est la colonisation : nos critères de jugement sont ceux de 2021, par lesquels elle est devenue à juste titre intolérable, impensable, odieuse. Mais ce ne sont pas ceux de l'époque de la conquête coloniale : cessons de juger le passé à la lumière de nos critères actuels, les historiens de tous bords politiques et idéologiques le réclament à juste titre. Malgré les horreurs de la colonisation – doit-on en faire *a posteriori* un crime contre l'humanité ? –, il est difficile de mettre de côté ne serait-ce que l'action exemplaire des services de santé de nos armées auprès des populations colonisées, poursuivies bien au-delà des indépendances, dans des postes reculés ou dangereux où ne s'aventuraient guère les médecins originaires des pays ainsi secondés. Au moment où approche le 60^{ème} anniversaire du cessez-le-feu en Algérie, il est bon de se souvenir des sacrifices consentis par les praticiens et infirmiers de nos armées au profit des troupes, certes, mais plus encore à celui des autochtones (pensons aux anciens du Pharo), comme c'est encore le cas partout où se trouve, outre-mer et en OPEX, le SSA ! Plus encore, le devoir de mémoire et de reconnaissance s'impose quand il s'agit de l'incroyable effort des troupes venues d'Afrique et d'Asie, dans deux guerres mondiales, pour défendre notre liberté de Français et d'Européens ; elles ont payé le prix fort du sacrifice : louées soient-elles à jamais.

MGI (2s) François Eulry

Léon Daudet et le Val-de-Grâce



Léon Daudet jeune – *The Bookman*, 189
(vol.1, N°6, p.371) (DR)

Léon Daudet, « le dernier imprécateur » ou « le libre réactionnaire » selon les formules de ses biographes François Broche (1) et Éric Vatré (2), né en 1867 et décédé en 1942, est célèbre par ses nombreux ouvrages (33 romans, 15 essais, 17 recueils de souvenirs, 9 pamphlets...), et son action politique et régionaliste. C'était aussi un ancien étudiant en médecine, dont les premières inscriptions remontent à 1885 qui, après un succès à l'externat échoua au concours de l'internat des hôpitaux de Paris en 1891 et délaissa alors cette discipline sans soutenir une thèse de doctorat. Il devait s'inspirer de ses souvenirs de la faculté de médecine pour écrire « *Les Morticoles* » en 1894, qui connaîtra un grand succès et lui vaudra nombre d'inimitiés...

En 1887, cet étudiant en médecine est appelé à remplir ses obligations vis-à-vis du service militaire. La loi du 17 juillet 1872, qui avait abrogé le système du remplacement, permettait aux jeunes gens « *ayant obtenu le diplôme de bachelier ès-lettres, ès-sciences (...) d'être admis avant le tirage au sort à contracter dans l'armée de terre des engagements conditionnels d'un an* » (3). Ce régime de l'engagement conditionnel permettait ainsi de ne servir qu'une année au lieu des cinq du droit commun. Léon Daudet (Marie-Léon pour l'état-civil) fut donc incorporé le 19 décembre 1887 pour accomplir son temps de « volontariat » au 46^o Régiment

d'Infanterie de ligne à Paris, en qualité de médecin-auxiliaire.

Si le siège administratif du 46^e régiment d'infanterie de ligne se trouvait à la caserne Babylone (30 rue de Babylone - VII^e arrt.), les nécessités du service emmenaient Léon Daudet et les médecins-auxiliaires dans les autres casernes régimentaires de Latour-Maubourg (VII^e arrt.), où il précise avoir reçu une instruction technique sur les ambulances et les hôpitaux de campagne (4) et de la Nouvelle-France (rue du faubourg Poissonnière- X^earrt.).

Dans son ouvrage « *Devant la douleur* », paru en 1915 (5), Léon Daudet évoque aussi ses souvenirs de l'École d'application et de l'hôpital du Val-de-Grâce, dont le directeur était alors Constantin-Mametz-Gustave Gaujot et le sous-directeur, médecin chef de l'hôpital, Antoine Badour II le fait en ces termes : « *Le matin, sauf exception, nous allions au Val-de-Grâce, alors admirablement tenu, hôpital modèle entre tous, où professaient des maîtres de premier ordre parmi lesquels je citerai un Villemin (6), un Kelsch (7), un du Cazal (8).*

Le nom du médecin en chef Villemin est célèbre pour ses remarquables travaux sur la contagion de la tuberculose. C'était un savant en tous points admirable (...) J'ai pu me convaincre de la supériorité des médecins militaires de premier plan sur un grand nombre de médecins civils fort réputés et à la mode. Le corps du service de santé de nos armées de terre et de mer a été trop souvent calomnié et rabaissé. Il y a là une élite désintéressée, d'un courage et d'une énergie à toute épreuve, qui a beaucoup fait pour la science, où le scrupule, la discrétion, l'honneur n'ont jamais fléchi.

Le cours du professeur du Cazal sur les devoirs de notre métier était une merveille (...).

Le professeur Kelsch était petit, d'aspect timide, avec deux yeux pénétrants dans un visage étroit et pileux. (...) Sa bonté, sa douceur étaient extrêmes, sauf quant aux nécessités du service. J'ai passé en sa compagnie des heures délicieuses, car chaque malade devenait pour lui l'occasion d'une substantielle causerie, où il nous transmettait le meilleur de son expérience. Il allait trotinant le long des escaliers, traversant les immenses cours, les multiples salles qui relevaient de sa juridiction clinique, revêtu de la longue blouse grise qui lui donnait l'air d'un modeste peintre en bâtiment, son képi, d'où les galons se détachaient, sur la tête, suivi du sergent Brochet, qui prenait note des

régimes et des observations culinaires. Ensuite, de son même pas égal, il faisait le tour des chambres d'officiers. Partout il portait la consolation, l'encouragement, le conseil amical et tendre. Partout il écoutait avec patience les plaintes et les pressants appels de l'humanité souffrante, qui tendait les bras vers lui comme vers la suprême espérance. Car tous connaissaient sa maîtrise et tous songeaient : "Si celui-là ne peut rien pour moi, c'est que mon mal est incurable".

Je garde une profonde reconnaissance à ces maîtres si dévoués et si sages, qui vivaient à l'écart de la brigade de Faculté, sans ambition malsaine, dans l'unique joie du devoir accompli. » (surligné par l'auteur, JP Capel)

Passé dans la réserve de l'armée d'active le 19 décembre 1888, puis dans l'armée territoriale et enfin dans la réserve de l'armée territoriale, c'est à ce titre qu'il accomplira ensuite trois périodes : en 1895 puis en 1899 au 28^e bataillon alpin de chasseurs à pied à Grenoble et une troisième, toujours au titre de ce même régiment, en 1904, au fort de Vulmis, dans la Tarentaise.

Au déclenchement de la Première Guerre mondiale, Léon Daudet n'était plus mobilisable.

Colonel (h.) Jean-Pierre Capel

- (1) F. Broche, « *Léon Daudet, le dernier imprécateur* » - Robert Laffont, 1992.
- (2) E. Vatré, « *Léon Daudet ou le libre réactionnaire* » France-Empire, 1987.
- (3) Loi du 17 juillet 1872 sur le recrutement de l'armée (JO du 17 août 1872), art.53.
- (4) In « *Paris vécu-rive gauche* » Gallimard, 1930.
- (5) « *Devant la douleur* », chapitre VIII de « *Souvenirs des milieux littéraires, politiques, artistiques et médicaux* » Nouvelle Librairie Nationale, 1915.
- (6) S'agissant de Jean-Antoine Villemin (1827-1892), Léon Daudet n'a pas pu suivre ses enseignements au Val-de-Grâce : il a quitté l'armée comme médecin inspecteur général le 8 novembre 1885. Voir : JJ Ferrandis, « *Hommage à Villemin* » - Histoire des sciences médicales - Tome XXVII- N°1-1993, p.23. Léon Daudet et Antoine Villemin se connaissaient puisqu'ils habitaient à la même adresse, 31 rue de Bellechasse (VII^earrt.)
- (7) Louis Félix Achille Kelsch (1841-1911) est alors professeur titulaire d'épidémiologie et prophylaxie à l'École d'Application dont il deviendra directeur en 1899.

- (8) Léon-Joseph du Cazal (1843-1922) vient de quitter la direction de l'hôpital militaire de Clermont-Ferrand. Il est professeur à l'École d'Application en 1888.

Henri Talabère¹ et le corps de débarquement de Casablanca en 1907

Face au mouvement d'expansion coloniale de la France au Maroc² et en raison d'une perte



Bombardement de Casablanca
© <https://marcophiliedaniel.blogspot.com>

progressive de la souveraineté du royaume chérifien, la colère de la population marocaine se traduit par plusieurs actions violentes, notamment l'assassinat en mars 1907 du docteur Émile Mauchamp, médecin chef du dispensaire de Marrakech. En représailles, les troupes françaises du général Lyautey occupent Oujda près de la frontière algéro-marocaine. Le gouvernement français veut contraindre les autorités chérifiennes à prendre des mesures contre les assassins. Cependant, la contestation s'amplifie jusqu'à l'insurrection et le massacre de neuf ouvriers européens dans le port de Casablanca le 30 juillet 1907³.

¹ Henri Talabère, correspondance d'un jeune santard (1897-1900) in *Asklépios* n°8, juillet 2021, pages 5-16.

² À la suite de la conférence d'Algésiras de 1906, la France obtient des droits spéciaux et peut envisager la conquête du Maroc.

³ Ce sont les travaux d'aménagement du port de Casablanca avec la construction d'un chemin de fer à voie étroite par l'entreprise Schneider du Creusot qui déclenchent la révolte des Marocains, aiguisée par le fanatisme des tribus Chaouïa, réputées pour produire de farouches guerriers.

Le 2 août 1907, sous le commandement du général Drude, une force de 3 000 hommes est dépêchée depuis l'Algérie et débarque dans la région de la Chaouïa, voisine de Casablanca. La kasbah subit un violent bombardement naval le 5 août faisant de nombreuses victimes parmi la population⁴. La ville est occupée dès le 7 août par les troupes françaises. Chaque ruelle est le lieu de combats acharnés. Le docteur Brunet témoigne :

« L'ambulance n'est pas moins affairée. Non seulement les blessés du matin avaient besoin d'être pansés ; mais les détachements qui occupent la ville, envoient les blessés civils, européens ou indigènes, qu'ils trouvent abandonnés dans les maisons ou dans les rues. [...] Après un pansement, on les évacue sur la mosquée que le docteur Merle transforme en hôpital indigène. Depuis deux jours, le grand salon du consulat avait été accordé à l'ambulance. Les blessés gravement atteints restaient dans le bureau du consul sur des fauteuils. La salle à manger servait de salle d'opération, de pansement et de nettoyage. M. Malpertuy, qui avait quitté un mois auparavant sa maison et son jardin dans un si bel ordre, retrouverait à leur place un hôpital et un cimetière. »⁵

C'est le début de la « pacification » rampante du Maroc par les forces françaises.⁶

Les troupes françaises bivouaquent au sud de la ville, sur la route de Marrakech et plus à l'ouest sur la route de Mediouna avec douze bataillons d'infanterie, deux batteries de canons de 75, des sections de mitrailleuses⁷... Soit plus de 6 000 hommes.

Selon le capitaine Grasset : *« Le Service de santé comprenait : une dizaine de médecins, en dehors des médecins des unités du corps de débarquement, à qui étaient adjointes 15 infirmières de la Croix-Rouge qui avait envoyé à Casablanca, dès le mois d'août 1907, tout un matériel d'hôpital, sous les ordres du secrétaire*

⁴ Selon les sources, le nombre de victimes oscille entre 600 et 1500 chez les auteurs français et 7000 pour les Marocains. Wikipédia, Bombardement de Casablanca.

⁵ Docteur F. Brunet, *À Casablanca – 1^{er} – 7 Août 1907* – Coulommiers, Imprimerie Paul Brodard, 1909. Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France.

⁶ Le Monde diplomatique, *Le Maghreb colonial*, « Manière de voir », 86, avril-mai 2006.

⁷ L'emploi massif des mitrailleuses a été testé au Maroc bien avant les grandes manœuvres de l'été 1914. Jean-Pierre Rioux (dir), *Dictionnaire de la France coloniale*, Paris, Flammarion, 2007.



Avant l'embarquement sur le Vinh-Long, 21 août 1907 © Photo Henri Talabère - Collection Jacques Berlie.

Durant tout l'été, plusieurs attaques de tribus marocaines se succèdent sur le camp français dans le but de se glisser entre Casablanca et le camp français avant de se jeter sur la ville. En appui des forces françaises, les bâtiments dont le *Galilée* et la *Gloire* bombardent les positions marocaines.

*

Le jeune médecin aide-major Henri Talabère récemment affecté à l'hôpital militaire de Bordj-bou-Arréridj en Algérie, embarque sur le navire hôpital *Vinh-Long* qui rallie Casablanca le 21 août. Il débarque à Casablanca, affecté chez les artilleurs.

général de l'Œuvre, M. de Valence. Un hôpital de campagne était installé dans des tentes Herbet, contenant 18 lits dans le Tnaquer où tout un quartier de huttes avait été rasé. Une ambulance occupait la maison du Caïd des Mediouna. En rade, le navire-hôpital Vinh-Long, pouvait hospitaliser deux cents blessés et malades et transportait, deux fois par mois, à Oran les évacués, convalescents et blessés. »⁸



CASABLANCA — Quai de Débarquement - Arrivée des Troupes

Débarquement des troupes dans le port de Casablanca
© <https://marcophiliedaniel.blogspot.com>

⁸ Capitaine Grasset, *À travers La Chaouïa avec le Corps de débarquement de Casablanca (1907-1908)*, Paris,

Hachette, 1911. Source gallica.bnf.fr/ Bibliothèque nationale de France

Par ses lettres à son épouse Adrienne, au style quasi journalistique, il donne ses premières impressions sur le Maroc. Il évoque les combats, la vie quotidienne dans le camp retranché, les désastres de la guerre, les maladies rencontrées (paludisme, variole), l'attitude ambiguë de l'Allemagne.

Casablanca Mercredi 11 septembre 1907

« Depuis ce matin, le canon et la fusillade s'entendent autour du camp. Une reconnaissance, dont je n'étais pas, est partie à 6 heures, et depuis peu de temps après son départ, on perçoit les bruits du combat. Du camp, nous essayons bien d'apprécier ce qui se passe mais c'est impossible : les nôtres sont allés à une dizaine de kilomètres environ et nous ne voyons que de temps en temps un groupe d'artilleurs et de fantassins qui passent sur une crête ou, plus loin, l'ennemi qui gagne d'autres positions. J'attendais toujours la rentrée de nos camarades pour déjeuner puis t'écrire afin de te donner les derniers « tuyaux », mais il semble qu'ils ne rentreront au camp que dans la soirée, aussi je t'écrirai ces quelques mots, comme à l'habitude. Il paraîtrait que notre artillerie a bombardé un camp de Marocains⁹ d'où partaient toutes les colonnes qui venaient nous harceler. Ce serait là une bonne chose qui nous permettrait plus de tranquillité. [...] »

Tout le monde se porte bien, aucune maladie grave. Espérons que cette situation favorisée persiste. Depuis que j'ai commencé cette lettre, la canonnade a cessé et « La Gloire », qui lançait avec un bruit de tonnerre par-dessus nos têtes des obus à 8 et 10 kilomètres sur les groupes marocains que sa vigie lui signale, a aussi arrêté ses formidables crachements. Il faut avoir vécu dans ce vacarme pour comprendre l'état de surexcitation nerveuse, d'attente fébrile qu'il provoque sur ceux qui, ne prenant pas part à l'action, ignorent complètement où elle est. [...] »

Du 12 au 21 septembre, une accalmie des combats permet au corps de débarquement de continuer de renforcer son camp.



Casablanca, destructions dues aux obus de marine
© <https://marcophiliedaniel.blogspot.com>

Casablanca, jeudi 12 septembre 1907

« [...] Rassure-toi, ma chérie, sur mon sort qui paraît t'alarmer : je suis en parfait état de santé. Je vis avec les trois artilleurs en popote et nous faisons de notre mieux pour conserver des maris à leurs femmes : tous les jours, œufs, viande fraîche, une conserve de légumes, un dessert, plutôt piteux... mais tu sais que c'est le moindre de mes soucis. J'ai la chance de n'être pas également un légumivore – aussi, la pénurie de ce moyen d'alimentation m'atteint très peu : nous n'avons guère que des pommes de terre, qui ont d'ailleurs mauvais goût, des tomates avec lesquelles notre cuisinier confectionne des sauces exquises, des choux depuis deux jours. Un petit chou, pommé, bien blanc nous a coûté il est vrai 12 sous. Comme fruits, l'approvisionnement est aussi difficile : un kilo de raisins, 1F, un kilo de poires médiocres 2F, un kilo de pêches peu appétissantes 3F. C'est tout ce que j'ai vu avant-hier au marché. Mais encore une fois, tu sais que ce superflu compte peu dans mes préoccupations. Avec de la bonne viande et du bon pain, je suis satisfait, et à ce point de vue, hors l'absence de variété, bœuf-bœuf-bœuf toujours ; quelquefois mouton, je n'ai pas à me plaindre.

Le troupeau qui nous approvisionne et qui a été acheté à Rabat à un négociant français chargé de l'adjudication pour Casablanca, contient de petites bêtes comme celles d'Algérie, mais infiniment mieux en chair, plus nourries. Cela

⁹ Le camp retranché de Taddert.

suffit, avec l'aspect du terrain que nous parcourons dans nos reconnaissances, pour nous montrer que certains coins du Maroc sont plus fertiles, plus verts, contiennent plus de pommes de terre que beaucoup de régions d'Algérie.

Les environs de Casablanca en particulier, sont de toutes les zones que nous avons explorées, extrêmement soignées : champs d'orge et jardins potagers abondants. Pas de vigne. Partout des fermes de belle apparence - de loin - mais brûlées dans toute la zone que nous pouvons explorer. À trois kilomètres du camp, le 4 septembre, nous nous sommes arrêtés auprès d'un village indigène « tassé » c'est le



Aérostiers, ravin de l'oued Melladi, 4 heures du soir. © Photo Henri Talabère collection Jacques Berlie,

mot - sur une petite éminence, les maisons se touchant - et entouré d'un mur et d'un fossé. Tout y était brûlé, il ne restait que quelques pans des murs intérieurs ; les murs extérieurs étaient intacts. C'était l'œuvre du pillage de l'ennemi qui détruit tout sur son passage. Tu dis que la guerre est horrible ; c'est l'impression que celle-ci surtout donne à tous ; partout des cadavres de chevaux qui empuantissent l'air et l'aspect de dévastation ; les traces de piétinements de ces terres où l'on perçoit encore les restes d'une vie très active, d'une fécondité très marquée, rendent encore plus tristes les impressions qu'on y éprouve par instants. En d'autres moments, cela est certain, toute sentimentalité s'efface et l'on accumule presque joyeusement de nouvelles ruines ; cette autre impression a été très sensible hier le 11 [septembre], en comparaison de celles que le 3 m'avait données ; le 3, après avoir relevé moi-même le Commandant Provost¹⁰ sous les attaques pressantes des cavaliers marocains

qui chargeaient les sections voisines, de Lacapelle et de Crémadelle, et nous harcelaient constamment¹¹, nous obligeant à l'évacuation du marabout près duquel était tombé le Commandant, je faisais au retour, avec le sentiment d'effort inutile et chèrement payé qui pesait sur nous, les réflexions précédentes.

Puis voilà qu'au cours de la reconnaissance, on gagne presque sans difficulté la dernière crête qui commande le camp situé à 12 kilomètres, où les aérostiers, arrivés depuis trois ours avaient signalé une forte agglomération de tentes, lieu de rassemblement certain de tous les guerriers qui venaient chaque jour nous espionner et nous attaquer¹².

Il n'y eut ce jour-là que très peu de balles dans notre carré, et hors un légionnaire tué, nous n'avons eu que 5 blessés très légers. Tous ceux qui ont assisté à l'action ont eu la perception nette d'un désarroi dans les troupes ennemies. Il est vrai que nos canons ont abattu trois ou quatre cavaliers à burnous rouges, à selles très riches qui étaient très probablement des chefs, des caïds, et que la disparition de ces hommes a dû diminuer la force de résistance de ces bandes. Nous espérons que ce « coup de chien » aura une grosse répercussion et contribuera peut-être à ramener le calme.

¹⁰ Lors des combats du 3 septembre, Marie Alexis Provost, commandant du 6^e bataillon du 1^{er} Étranger, est tué à la tête de ses légionnaires.

¹¹ Durant cette journée, 3 500 hommes luttèrent pendant cinq heures contre 10 000 Marocains et nous coûta deux officiers tués, huit hommes tués et dix-sept blessés (Capitaine Grasset).

¹² Le 7 septembre avait débarqué à Casablanca une section d'aérostiers avec son matériel d'aérostation et un ballon captif. Tous les jours, même la nuit, ce ballon fit au camp de nombreuses ascensions (300 m) et faisant le service d'exploration aux lieux et places de la cavalerie que l'on ne voulait pas trop exposer. C'est ainsi que furent repérés les emplacements des camps de Taddert et de Sidi Brahim, dont on apprit l'importance. (Capitaine Grasset).

En tous cas pour aujourd'hui, repos complet, et ce n'est pas de trop car il fait une chaleur intense.

Heureusement, les nuits et les matinées sont très fraîches, et après le dîner, tous feux éteints, car la consigne de laisser le camp dans l'obscurité dès 8 heures reste rigoureuse, nous prenons le frais devant nos tentes en devisant de nos espoirs qui sont pour tous une rentrée prochaine...évidemment très aléatoire. Mais pourvu que nous nous portions bien et restions à peu près saufs, nous supportons aussi allègrement que possible une prolongation de séjour. Si l'on renvoyait quelque temps, et en particulier les batteries d'artillerie auxquelles je suis attaché, peut-être les médecins des formations sanitaires qui sont en assez grand nombre, pourraient-ils seuls être maintenus pour faire le service des deux milliers d'hommes qui resteraient pour l'hiver. Cependant ce sont là châteaux en Espagne, ainsi d'ailleurs que les lauriers que nous pourrions rapporter, sur lesquels il ne faut pas compter, notre rôle étant trop modeste dans tout cela. Je ne souhaite qu'une chose, nous retrouver bien portants. Hors cela, je ne m'inquiète pas du reste.

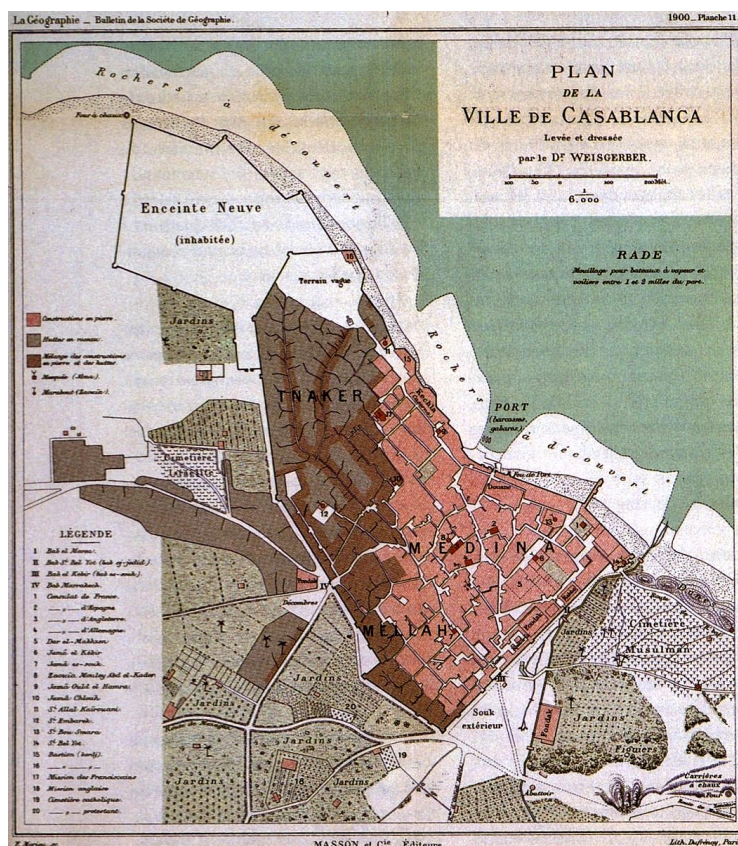
Je suis en ce moment occupé par des vaccinations prescrites à l'occasion de deux cas de variole survenus dans la population européenne de Casablanca. »

Casablanca, vendredi 13 septembre 1907

« Je reçois ce matin une lettre du 8. J'espère, chère aimée, que toutes celles que tu as dû recevoir jusqu'à présent, t'ont rassurée sur toutes les questions que tu te poses avec angoisse. Les journaux, comme tu le dis, te fixeraient sur mon sort si je venais à être blessé. Quant aux maladies, en dehors du paludisme qui reparaît, comme d'ailleurs en Algérie à cette époque, chez quelques anciens impaludés, nous avons par ailleurs un état sanitaire très satisfaisant : ni typhus, ni variole, ni autre grande maladie contagieuse ne nous atteint. Les hommes se portent très bien, et si l'on en rapatrie quelques-uns, ce sont des blessés ou des malades peu graves, mais dont l'affection, devant les rendre inutilisables pour un temps assez long, justifie leur renvoi et leur remplacement par des valides complets.

¹³ Le camp a été attaqué par deux colonnes sous les ordres du commandant Plassard et du lieutenant-colonel Diou, soit dix compagnies, huit pièces de 75, deux de 80 et trois

Ne t'alarme donc pas : je t'ai parlé, dans ma lettre d'hier de ce qui a pu provoquer ces bruits alarmistes ; c'est l'apparition de deux cas de variole suivis de décès dans la population européenne de Casablanca. Nous avons aussitôt revacciné tout le monde, c'est sans doute, la mesure la plus efficace. Ce sont très probablement les seuls ennemis que nous ayons dorénavant à craindre, ces maladies qu'anime la pestilence telle que celle de la ville : car pour les Marocains, tu as dû l'apprendre par les journaux – c'est une histoire finie sans doute pour la saison. La pile qu'ils ont reçue avant-hier les a démoralisés. Le camp à notre ouest,



*Plan de la ville de Casablanca, 1900
© Dr. Frédéric Weisberger, Casablanca et les
Chaouia en 1900, sans lieu, 1935*

celui de Taddert¹³, ayant été détruit, restait celui de Tittmelli, à l'est, près du fameux marabout de Sidi Moumen autour duquel s'était livré le 3 septembre, le combat où nous avons eu tant de blessés et de morts, parmi lesquels le Cdt Provost. Or, devant les résultats de la journée du 11, ils ont reculé ce camp, de 12

escadrons, plus le Service de santé et les mulets de caçolets. (Capitaine Grasset)

kilomètres de nous, à 24 ou 25. C'est la preuve qu'ils ne veulent plus nous attaquer, car il leur faudrait une journée pour nous atteindre, une pour agir contre nous et une pour rejoindre : or les indigènes n'aiment guère livrer pendant deux nuits leur camp, avec leurs femmes seulement et quelques gardes, aux attaques possibles de voisins, indigènes aussi, mais prompts à la razzia. Aussi, nous avons l'impression que les « temps

recommence une politique de coups d'épingle, de notes tendancieuses qui ne semblent pas démontrer de sa part une tendance marquée à faciliter notre besogne.

L'occupation franco-espagnole de quatre ou cinq ports marocains qui, sans empiéter sur leur territoire, aurait permis de raccourcir par la famine la résistance de l'ennemi, semble abandonnée devant l'attitude renfrognée de l'Allemagne. La question de l'indemnité pour



*Henri Talabère (2^e en partant de la gauche) avec trois infirmiers et un cavalier du 22^e Chasseurs d'Afrique. Casablanca, camp n°2, le 26 août 1908
© Photo Henri Talabère - collection Jacques Berlie*

héroïques » sont révolus et que la place est maintenant aux diplomates. Malheureusement, d'après le seul journal que nous avons régulièrement ici - une feuille de chou - « La dépêche marocaine » de Tanger, il ne semble pas que de ce côté, les aménagements doivent être faciles et rapides. L'Allemagne en particulier, qui nous a laissé toute latitude, au début, pour régler la chose par le canon, escomptant peut-être que nous nous fourrions carrément dans le guépier, ou que nous y subissions tout au moins des pertes sensibles nous faisait jusqu'ici pas mal d'amabilités ; puis voilà que depuis deux jours, elle

les commerçants allemands soulevée également avec âpreté ne manque pas de sel : à l'entrée de notre camp s'élève une magnifique maison entourée de superbes jardins ayant des dépendances remplies de grains dont les portes donnent sur la rue. Tout auprès d'elle, sur le même chemin des maisons anglaises et françaises de même apparence et ayant les mêmes entrepôts ont été pillées, saccagées, leurs portes sont hachées de projectiles, de coups de bélier ou de massue, complètement défoncées, leurs habitations sont ruinées, les fenêtres sans contrevents ni croisées, les escaliers détruits, les planchers réduits à quelques poutres, les traces d'incendie partout - leurs graines ont été jetées à la rue, dilapidées complètement - en somme le pillage brutal dans toute son horreur. Seule, absolument seule au

milieu de ce quartier ravagé, ladite maison a conservé sa sérénité, sa tranquillité, sa splendeur d'autrefois ; en grandes lettres, sur le mur, se lit le nom du propriétaire : Carl Ficke, un Allemand que la colère des Marocains en ces trois journées horribles, a complètement épargné.

N'est-ce pas surprenant, si l'on joint à cet exemple celui du consulat allemand qui, alors que les autres, anglais et français étaient assiégés avec une ténacité extraordinaire, était tranquillement laissé libre de vaquer à ses affaires ? Tout cela nous laisse rêveurs : aussi dis-je que la diplomatie aura maintenant fort à faire pour mener à bien cette question sans nous laisser perdre une grosse part de l'effort que nous avons donné et qui est abominablement dénaturé par les journaux allemands et autrichiens. Le lieutenant aérostier qui était à Buda-Pest pour des études spéciales au moment où il a été mobilisé, lisait le ton des journaux allemands dont nous avons d'ailleurs reçu ici quelques exemplaires : la mauvaise foi la plus venimeuse préside à leurs élucubrations : il y est dit que nous faisons ici une besogne de sauvages, que nous saccageons pour le plaisir, que nous ne sommes pas d'ailleurs une armée organisée, que nous ne sommes pas habillés, que nous n'avons pas d'approvisionnements de munitions ni de nourriture - en somme des insanités, mais des insanités qui sont acceptées par beaucoup, même de nos nationaux, et qui peuvent nous enlever le prestige pour parler fermement avec ces gens-là. Mais je fais de la politique et cela n'est pas bien. Aussi vaut-il mieux, chère aimée, laisser le temps et espérer. Je commence à penser que certains - mais lesquels ? - ne passeront pas l'hiver ici. »

Casablanca, le 14 septembre 1907, samedi 9h

« Je reviens, le croiras-tu, petite aimée, de la baignade. Oui, Casablanca va devenir un séjour assurément, aussi agréable pour nos troupiers que Constantine ou Bougie - toute participation du sexe beau à ces agréments mise à part, bien entendu. Mais sauf ce cheveu à la situation, la vie s'améliorera probablement peu à peu. La mer, comme toujours, donne en effet un attrait particulier aux heures de loisir : il y a ici une plage superbe d'au moins un kilomètre de long, d'une largeur variable suivant la marée, toujours suffisante pour avoir au moins une petite bande de sable ferme, où il fait bon promener à cheval ou trotter pied nu. Depuis

quelques jours, certains capitaines malins avaient commencé à y amener leurs hommes et leurs chevaux. Aujourd'hui, voilà la chose réglementée : chacun y passe à son tour et, par suite, j'y suis allé ce matin en service. Avec les vaccinations, les rapports à fournir, on se croirait en garnison. D'ailleurs, nous en aurons plus tard ici une très convenable. La ville, qui se repeuple progressivement, commence à rendre l'impression qu'elle devait produire autrefois. C'est la rue étroite avec le petit boutiquier arabe, le café maure, et les innombrables gamins qui trottent dans la médina. [...]

La ville européenne, bâtie d'ailleurs à l'arabe, mais plus soignée, est également à rues étroites, pavées de cailloux pointus, qui se croisent sans plan bien défini et sans alignement des maisons, de sorte qu'il y a des coins, des recoins, des petites places au milieu desquelles on se perd. Par exemple, certaines de ces maisons habitées par de riches arabes sont merveilleuses. Fouquet, qui était à l'hôpital de campagne, habite comme tout le personnel des formations sanitaires dans l'intérieur des murs, est paraît-il, princièrement logé dans une maison de caïd : pièce très spacieuse, carreaux vernissés au plancher et sur le mur - nattes très belles, très épaisses partout -, tableaux etc... Il faudra que j'aille le voir un de ces jours et je tacherai de te décrire cet appartement qui a émerveillé un de mes camarades de la popote. Pour ma part, je n'ai visité que les maisons détruites par le bombardement et pillées et, certainement, par leur disposition, elles devaient être très agréables à habiter. Ce qui m'a surtout frappé, ce sont les moyens de défense. La plus simple maison a sa porte blindée de fer ou construite en bois de 10 cm d'épaisseur, avec verrous, serrures, cadenas et tout cela de dimensions invraisemblables. On se croirait chez nous au Moyen-âge ; avec cela, toutes les terrasses sont entourées d'un mur percé de meurtrières d'où l'on commande l'horizon : doux pays !!

5h du soir. Je viens d'assister à un spectacle peu banal : une visite officielle du gouverneur de Casablanca, oncle du sultan Abd-al-Aziz, au général Drude.

Sur une belle mule, affublée d'un énorme barda rouge, le noble indigène est arrivé accompagné de trois ou quatre autres cavaliers richement vêtus, et d'un certain nombre de soldats indigènes à pied qui constituent sa garde. Comme toujours les riches arabes, il était vêtu

des plus fins tissus, d'une gandourah blanc immaculé en très belle soie et son aspect était aussi soigné que celui des plus chics tunisiens : gros, fort, mais un peu vieux, et suivant la mode qui s'applique aux grands, ne marchant qu'appuyé sur trois ou quatre personnages de sa suite. Un demi-escadron de spahis, commandé par un lieutenant indigène à barbe blanche, décoré, portant beau et parlant parfaitement le français, était allé l'attendre à sa porte, l'a amené au camp puis ramené chez lui. A l'arrivée et au départ, les trompettes ont sonné, et pendant la réception dans le gourbi en roseaux du général - gourbi tout pareil au nôtre sauf un peu plus spacieux de façon à contenir une table. La « nouba » des tirailleurs a joué plusieurs airs indigènes. Le consul et les états-majors civil et militaire ont assisté à la conversation dont nous ignorons les résultats : nous étions très nombreux, naturellement, autour de ce modeste réduit où se passait « quelque-chose » et nous n'étions pas que des militaires ; il y avait au moins 50 photographes civils, correspondants de journaux, plus 4 cinématographes. Attention à « La visite du gouverneur de Casablanca au général Drude ». Pendant la conférence, un serviteur a retiré des poches de la selle d'une mule une belle gourde rouge soigneusement bouchée et un autre petit paquet qui ont été portés dans la tente du Général. J'ignore ce que contenaient ces objets. Lorsque je suis arrivé au camp, vers 4 heures, la cérémonie était commencée : je rentrais encore de la baignade et j'en avais profité pour prendre un bain qui m'a paru délicieux et m'a rappelé Bizerte moins hélas, notre petite « guitoune » et ta présence. Quand pourrons-nous, chère aimée, retrouver de semblables moments ?... Avec Barral, un lieutenant près de passer capitaine, marié et père de deux charmantes fillettes dont il a reçu les photos avant-hier avec celle de la maman, nous parlons souvent de cet instant de retour et nous nous promettons, si les circonstances le permettent, de nous retrouver avec nos femmes à Paris, à la terrasse du Pousset pour nous

délecter d'un bock bien tiré en parlant du passé. »

Casablanca, le 18 septembre

« [...] Actuellement, la chronique devient moins riche. Quand nous sommes sortis, nous n'avons vu que peu de marocains.

Nous en sommes à la période des cérémonies : après la réception de Moulay A., gouverneur de Casablanca, après la visite au camp de monsieur Régnault, ministre de France à Tanger, nous avons eu encore la promenade à travers la ville de monsieur Régnault, accompagné du général Drude et du consul, M. Malpertuy, encadrée d'une escorte cavalcadante de chasseurs d'Afrique.



© Enveloppe de correspondance d'Henri Talabère
- collection Jacques Berliè

Avec les excursions journalières du ballon, voilà toutes nos distractions. Plus triste a été celle de ce matin : l'enterrement de ce malheureux lieutenant de Légion qui s'est noyé. Pendant ce temps, nous voyons arriver, par groupes de 10 ou 20 et même 30, les Marocains venus du bled et qui gagnent nos lignes avec le drapeau blanc. [...] »

Casablanca, le 28 septembre, 1h1/2

« Je continue ma petite vie sans à-coup, tout étant au calme pour l'instant. On travaille beaucoup à se réapproprier la ville qui se peuple de plus en plus et où débarquent par chaque bateau des hétaires à l'usage des pauvres exilés. Ce sera un commerce lucratif, à ce qu'il paraît. J'ai eu, hier, la visite d'Évrard qui s'inquiétait de sa promotion et me demandait constamment si j'avais des

nouvelles. Il est venu m'annoncer qu'il avait reçu un télégramme de son père le félicitant pour sa promotion et par suite, comme je suis avant lui au tableau, il me prévenait pour que je fusse au courant¹⁴. Mais, je me moque bien de cela en ce moment ! Autant, j'eusse été heureux de fêter avec toi, petit amour, cette satisfaction d'amour propre, autant je reste froid et peu curieux en ce moment. Les camarades de la popote sont très gentils pour moi et veulent fêter dignement au champagne cette nouvelle. Ma grande joie serait de te retrouver. Enfin, je le répète constamment, vivons et espérons ! Peut-être aurais-je la chance de Desfossés qui, ce matin, m'a rencontré et m'a dit tout joyeux : « Ah ! mon vieux toubib, vous êtes d'Auch et bien moi, je suis de Bergerac » - « De Bergerac ? » - « Oui, je viens de recevoir de ma femme une dépêche m'annonçant que je suis muté pour le 108^e à Bergerac ». Je l'ai vivement félicité de sa chance, car il part au bon moment. : il a sa campagne de guerre et va rentrer à l'instant où la vie ici perd de son intérêt et où l'on voit arriver avec ennui les saisons de l'hivernage. [...] »

Casablanca, le 24 octobre 1907

« Le coup de chien du 19 octobre¹⁵, non prémédité de notre part - vous l'avez bien lu dans les journaux - n'a pas été sans avantages pour nous car les rassemblements qui s'étaient formés à peu de distance et qui nous auraient sûrement attaqués sont actuellement dispersés et nous laissent travailler en paix. [...] Je vais de temps en temps aux hôpitaux voir nos malades, quelquefois avec une de ces dames venues avec la délégation des sociétés de secours aux blessés. Le lendemain du combat du 19, j'ai vu un spahi blessé, et, auprès de lui, était Mme Fortoul, une dame veuve d'un colonel d'artillerie, un peu âgée, doyenne et « chéfesse » du groupe. Si toutes ont la conviction agissante de cette femme, elles donnent à nos malades un réconfort très puissant. Si tu avais vu ce visage, un peu ridé déjà, mais où les yeux gardaient une douceur et

une jeunesse invraisemblables ; si tu avais entendu comme elle parle à un homme en détresse, tu aurais été remuée. Mais ce qui me surprend toujours, c'est de voir ces femmes, toutes de bonne famille, s'adaptant aux travaux les plus grossiers : soins aux malades naturellement, mais aussi lessives, pliage, transport du linge – elle fait tout cela. En somme, elles sont les ménagères de l'établissement. La nuit, des gardes avec rondes à faire toutes les deux heures. C'est incroyable ! [...] »

*

Face à une « pacification » incomplète et en raison de l'état de santé défaillant du général Drude, atteint de plusieurs accès palustres, le général d'Amade lui succède et arrive à Casablanca le 6 janvier 1908. Sa première préoccupation est une demande de renforts, passant ainsi de 6 000 à 14 000 hommes. Ce nouveau contingent permet au corps expéditionnaire d'occuper des postes avancés pour mieux pacifier la région.

Le Service de santé est aussi renforcé, avec un deuxième hôpital de campagne installé dans Sour-Djedidd¹⁶. À la fin du premier trimestre 1908, le Service de santé comprend : 1 médecin principal, directeur ; 35 médecins pour les hôpitaux et ambulances, 21 médecins pour le corps de troupe, 6 pharmaciens, 16 officiers d'administration et 15 infirmières de la Croix-Rouge (Capitaine Grasset). Ainsi, le Service de santé doit assurer une double mission : le soutien santé des colonnes avec des moyens suffisamment légers pour opérer précocement les blessés¹⁷ et la lutte contre les épidémies africaines : dysenterie, fièvre typhoïde voire typhus.

Durant cette campagne commencée en août 1907 et qui dura onze mois, dont sept d'opérations très actives, les pertes françaises sont évaluées à 14 officiers tués, dont 3 médecins aides-majors et 17 blessés, 86 hommes tués et 377 blessés¹⁸. Il n'a pas été possible d'avoir un bilan précis des pertes

¹⁴ Henri Talabère est promu au grade de médecin major de 2^e classe le 24 septembre 1907. Archives départementales du Maine-et-Loire : État des services et mutations diverses.

¹⁵ À la suite de l'assassinat d'un Français, à quelques kilomètres du camp, le général Drude décida une attaque contre les tribus marocaines qui, surprises par cette arrivée subite, et criblées de projectiles, se replièrent vers le sud. Dès le lendemain de ce

combat, de nouvelles soumissions eurent lieu et pendant longtemps une sorte de trêve parut régner.

¹⁶ Zone située entre l'enceinte neuve et les vieux remparts de Casablanca.

¹⁷ Cette prise en charge des blessés est préconisée par l'École du Val-de-Grâce (Rouvillois et Toubert). Albert Fabre (dir), *Histoire de la médecine aux armées*, T2, Charles-Lavauzelle, Paris, 1984.

¹⁸ Capitaine Grasset, op. cit.

marocaines. On peut les estimer à plusieurs milliers.

Le médecin major Henri Talabère continue d'écrire régulièrement à son épouse Adrienne durant toute l'année 1908 ; il quitte le Maroc le 30 mars 1909 pour l'Algérie où il sera affecté à la Place d'Alger, chargé du service de la garnison. Je renouvelle ma reconnaissance au docteur Jacques Berlié qui a souhaité faire le don de la correspondance d'Henri Talabère au musée du Service de santé des armées. Par sa richesse documentaire, elle est un vibrant témoignage de la carrière d'un jeune médecin militaire... il y a 120 ans !¹⁹

Olivier Farret



La plaine de Brie

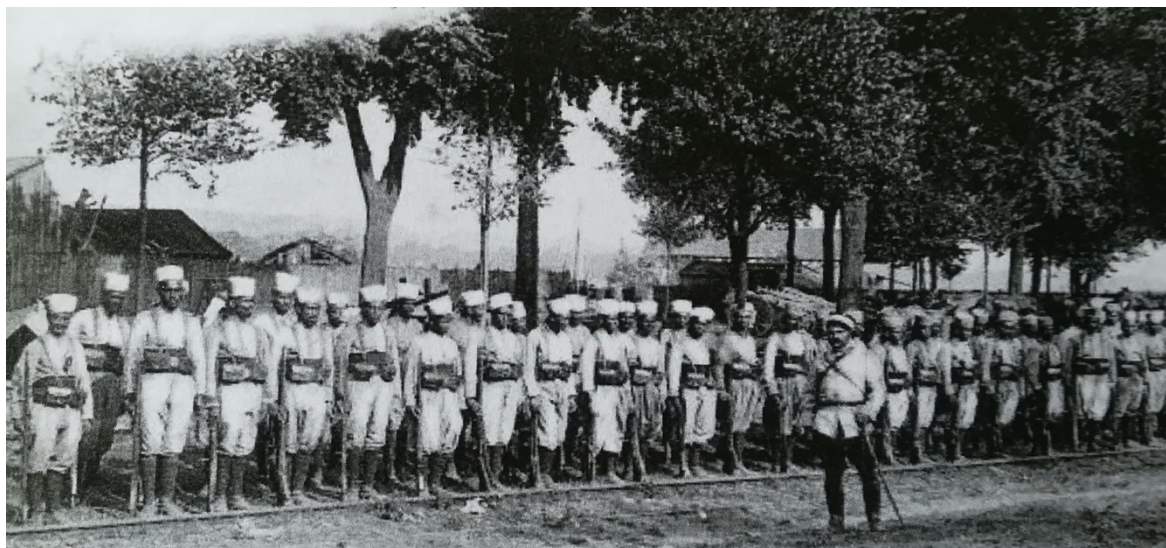
Un site mémoriel de la Grande Guerre en Seine et Marne : La Grande tombe, Charles Péguy et la Brigade marocaine

5 septembre 1914 : la bataille de l'Ourcq, rivière affluente de la Marne, constitue le véritable prologue à la bataille de la Marne.

L'ennemi avance sur Paris. La VIème armée est créée et placée sous le commandement du général Maunoury pour défendre la ligne Meaux / Senlis. L'artillerie allemande établie sur les hauteurs à Monthyon domine toute la plaine et tient une position stratégique. Nous sommes tout près de Meaux, en Brie avec ses chaumes, ses champs de betteraves, ses bois. Le Général Gallieni est nommé gouverneur militaire de Paris. Il proclame : *"J'ai reçu le mandat de défendre Paris. Ce mandat je le remplirai jusqu'au bout."*

La VIème armée se met en mouvement. En son sein, le 276ème régiment d'infanterie prend la route. Dans ce régiment, les hommes de la 19ème compagnie sont des réservistes de 24 à 35 ans natifs de Paris et des villages briards. *"Nous savions que nous défendions Paris, nos familles"* disent les hommes. Ces soldats appellent l'officier à barbe blonde et à binocle « l'instit ou le pion » : il s'agit de Charles Péguy ; bien qu'agé de 41 ans, il répond à l'ordre de mobilisation générale. *"Je pars soldat de la république pour le désarmement général et la dernière des guerres"*. Le 2 août 1914, il est incorporé dans la 19ème compagnie comme lieutenant de réserve.

¹⁹ J'adresse mes remerciements au médecin général inspecteur (2s) Marc Morillon pour la relecture de ce texte avant sa publication.



Une section de chasseurs indigènes (DR)



*Une escouade de la Brigade marocaine (DR)
(NDR : cliché d'origine de qualité très moyenne)*

Les batteries allemandes tirent de Monthyon sur la Brigade marocaine. La vallée de l'Ourcq est le théâtre de durs combats : bombardements, combats corps à corps des Marocains qui s'élancent à la baïonnette et au coutelas en terrain découvert au son de leur nouba. Ces troupes marocaines se distinguent pour gagner quelques mètres de terrain et prendre une ligne de crête. Cinq bataillons de tirailleurs ont embarqué de Rabat ou Casablanca pour la France avec le médecin-major de 1^{ère} classe Baptiste-Marc-Antoine Baron et quatre médecins aides-majors. Placé sous le commandement du Général Ditte, ils prennent le nom de "*Brigade des chasseurs indigènes à pieds*".

Sur le terrain, la Brigade marocaine doit refluer. La 19^{ème} compagnie couvre son repli.

Après les capitaines Guérin et Huguin, le lieutenant de la Cornouillère, Péguy tombe une balle en plein front. Tant d'autres combattants meurent sur les chaumes. La 19^{ème} compagnie est décimée. Les blessés sont installés dans l'église de Neufmoutiers transformée en hôpital de campagne. Des graffitis laissés par les blessés français sont toujours parfaitement lisibles.

Du 5 à la mi-septembre, la bataille de la Marne, et plus particulièrement la bataille de l'Ourcq, permet de redresser la situation militaire et Paris est sauvé au prix de très lourdes pertes.

10 septembre : l'inhumation

Le médecin-major Vallet identifie les cadavres éparpillés sur le terrain et inscrit "la grande tombe" sur son relevé. La fosse destinée au stockage des betteraves devient la sépulture collective qui regroupe les corps de soldats, de sous-officiers, d'officiers français et marocains morts le 5 septembre 1914 sur le champ de bataille entre Villeroy et les hauteurs de Monthyon.

Les corps sont disposés sur trois couches, sur 22m de long ; les quatre officiers français identifiés sont inhumés sur le haut de la masse des morts. Péguy et Guérin, mis en bière après reconnaissance de leur corps par la famille, ont été ré-inhumés dans la Grande Tombe. Le tertre est marqué de simples croix en bois.

Février 1920 : La profanation

Sur la plaine briarde, on retrouve de très nombreuses croix de bois éparpillées ; et la Grande Tombe à Villeroy. Chaque année, elle est le lieu d'un pèlerinage : elle marque le point extrême (37 km de Paris) de l'avance ennemie ; et ces morts, ce sont les premiers vainqueurs de la Marne.

L'autorité militaire décide d'identifier les morts inconnus, de contrôler les identifications faites il y a 5 ans puis de réunir les morts dans des cimetières militaires ; il faut procéder à l'exhumation des corps. C'est l'ouverture de la Grande Tombe : vingt-quatre sénégalais ont

Lors du récolement des tombes militaires de Neufmoutiers, en avril 1915, on dénombre 91 tombes pour des défunts français, marocains et allemands. Chaque tombe porte un numéro et renferme un ou plusieurs voire des dizaines de corps. La 52ème tombe est la Grande Tombe.

En 1920, toutes sont transférées au cimetière militaire de Neufmoutiers, sauf celle qui porte le numéro 52.

En 1924, le cimetière militaire de Chambry est aménagé avec 364 tombes individuelles et quatre ossuaires de 990 corps : l'ossuaire marqué D est dédié à la Brigade marocaine. Tout proche, un cimetière allemand est créé.



La stèle monumentale de la Grande Tombe de Villeroy (photo de l'auteur)

Dès 1914, le père du capitaine Guérin parle d'un monument et d'une souscription pour la cérémonie du 5ème anniversaire. Jusqu'en 1920, la Grande Tombe est une accumulation de fleurs, drapeaux, couronnes, obus vides et palmes envoyées par des horticulteurs de Nice. Des croix blanches sont mises en place puis en 1924, quatre petites stèles blanches sont placées au centre en souvenir des officiers français.

La stèle monumentale actuelle est érigée en 1932 et bénie le 11 septembre par l'évêque de Meaux.

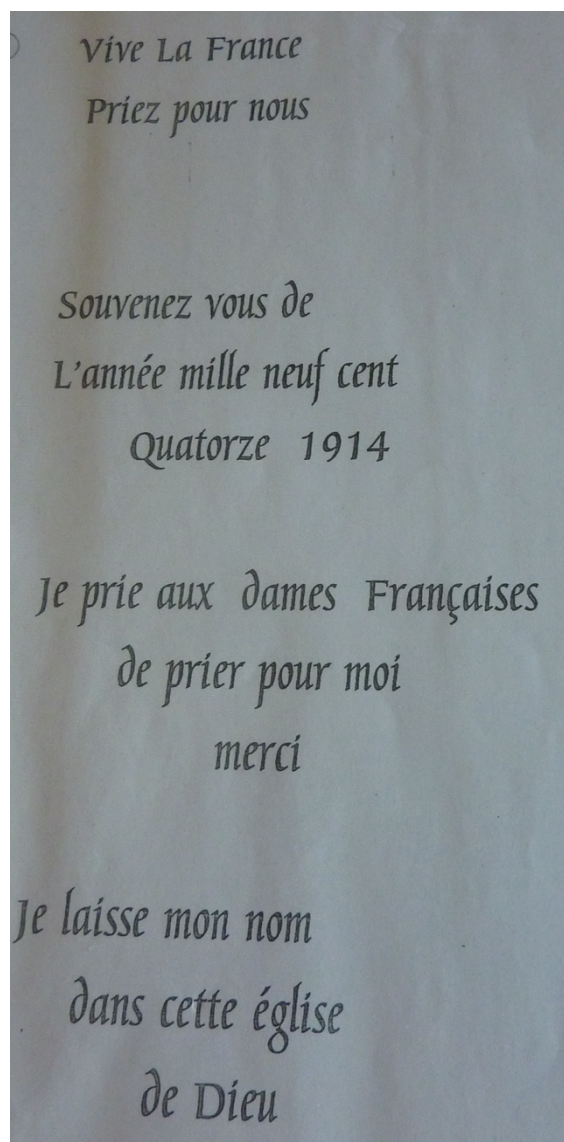
Située entre les communes de Villeroy et de Chauconin-Neufmoutiers le long de la RD 129, la stèle est ornementée d'une mosaïque du maître verrier Louis Barillet. Une épée (symbole du *Souvenir français*) et des drapeaux français (symbole de l'hommage rendu aux morts par la patrie) ornent la partie supérieure.

pour ordre de déterrer les corps et les transporter dans un cimetière à 5km. Le maire surveille leur travail.

Des familles, notamment celle de Péguy, protestent ; la presse se mobilise. Le député de Seine-et-Marne intervient auprès du ministre des pensions pour faire arrêter ce travail. La trentaine de cadavres exhumés est ramenée à la Grande Tombe et ré-enterrée.

Les inscriptions regroupent 95 corps identifiés dont nos quatre officiers mentionnés sur la ligne du haut, 32 soldats inconnus dont 10 marocains et les restes de 2 sergents.

Aujourd'hui, la Grande Tombe de Villeroy regroupe en un seul lieu 127 corps. Le nombre a beaucoup varié (le médecin Vallet mentionnait sur son relevé la présence de 133 corps).



Des graffitis laissés par les blessés français sont toujours parfaitement lisibles dans l'église de Neufmoutiers, alors transformée en hôpital de campagne. Voir ci-dessus, page 14 (photo de l'auteur).

La Seine et Marne s'inscrit dans "Les Chemins de mémoire en Ile de France" et "Le Tourisme de mémoire sur le front occidental" avec notamment :

- 1 - le petit musée de Villeroy complété par deux parcours historiques.
- 2 - le "mémorial Charles Péguy" en granit sculpté par Henri Charlier grand admirateur du poète. Il est composé d'une part d'une croix décorée de la rose des martyrs (qui rappelle celle mentionnée dans le poème "le Mystère des Saints Innocents") portant l'inscription : "En ces champs tomba Charles Péguy le 5 septembre

1914" ; et d'autre-part d'un bloc avec une table d'orientation permettant d'embrasser le panorama de la bataille du 5 septembre et le poème extrait de "Ève", un recueil publié à la fin 1913 dont les vers semblent annoncer la guerre et le sort des combattants :

*Heureux ceux qui sont morts pour la terre
charnelle,
Mais pourvu que ce fût dans une juste guerre.
Heureux ceux qui sont morts pour quatre coins
de terre.
Heureux ceux qui sont morts d'une mort
solemnelle.*

*Heureux ceux qui sont morts dans les grandes
batailles,
Couchés dessus le sol à la face de Dieu.
Heureux ceux qui sont morts pour leur âtre et
leur feu,
Et les pauvres honneurs des maisons
paternelles.*

*Heureux ceux qui sont morts, car ils sont
retournés
Dans la première argile et la première terre.
Heureux ceux qui sont morts dans une juste
guerre.
Heureux les épis mûrs et les blés moissonnés.*

3 - la statue "Notre-Dame-de-la-Marne" érigée en 1924 : le 8 septembre 1914, Monseigneur Marbeau, évêque de Meaux, promet de faire élever un monument si Meaux est épargné.

4 - la statue monumentale de Gallieni offerte par la ville de Paris et placée dans le parc paysager du musée de la Grande Guerre inauguré le 11 novembre 2011 à Meaux.

5 - le Monument de "la Victoire et de la Paix" sculpté en 1921 par Paul Landowski et ramené de Casablanca à Senlis en novembre 1965 (les plaques avec le nom des soldats marocains morts en 1914-1918 sont dans les jardins du consulat de France à Casablanca).

6 - la Stèle inaugurée le 16 septembre 2017 à Chauconin-Neufmoutiers en souvenir de la Brigade Marocaine.

Enfin, le département est engagé pour l'inscription sur la Liste du patrimoine mondial de l'UNESCO des "Sites funéraires et mémoriels de la première guerre mondiale (front ouest)" qui représentent le sacrifice des hommes pour protéger Paris mais aussi porter les valeurs de paix et de réconciliation. Il

propose *La Grande Tombe* de Villeroy avec ses composantes : la stèle monumentale et un paysage authentique qui est celui du champ de la bataille.

*Infirmier cadre supérieur de santé
Martine Legrand*

À propos de Charles Péguy

Un enfant d'Orléans, un jeune homme engagé, un homme sensible et mystique.

Charles Péguy est né à Orléans dans le Loiret le 7 octobre 1873 d'une mère rempaillieuse de chaises et d'un père menuisier qui meurt le 18 novembre 1873 des suites de la guerre.

"J'ai vu toute mon enfance rempailler des chaises exactement du même esprit et du même cœur, et de la même main, que ce même peuple avait taillé ses cathédrales". C'est une enfance sans misère mais dans une austère et digne pauvreté auprès de sa mère et sa grand-mère. Il reçoit une éducation républicaine et patriotique. L'élève est doué et appliqué à l'école primaire puis au lycée Pothier d'Orléans. Il suit les cours de catéchisme qui le rebutent assez rapidement.

Après deux échecs au concours d'entrée, il est admis à École Normale Supérieure à Paris. Il s'engage dans le socialisme et écrit ses premiers articles de journaliste. En 1897, il publie *"Jeanne d'Arc"*, célébrée comme une figure patriotique. Il soutient Émile Zola après la parution de *"J'accuse..."*.

Marié en octobre 1897, il est père de 4 enfants dont une fille. Avec la dot de sa belle-famille, il ouvre une maison d'éditions. Il affirme sa ligne socialiste dans son œuvre *"Les Cahiers de la Quinzaine"* : 229 numéros du 5 janvier 1900 au 7 juillet 1914. Ne rien imposer mais enseigner à travers la diffusion d'idées au travers de ses propres textes et de ceux de ses collaborateurs (des amis juifs, Clemenceau, Alain Fournier, Romain Rolland...) Il est à la fois journaliste, chroniqueur, écrivain, éditeur, typographe, comptable. Pour Péguy, le monde moderne est égoïste, matérialiste et guidé par l'argent. En 1905, la menace allemande lui inspire un cahier *"Notre patrie"*.

En 1910, avec *"Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc"*, il manifeste publiquement son retour à la foi. Infatigable marcheur, il fait plusieurs pèlerinages dont le premier des trois se termine à la cathédrale de Chartres. Il est déçu par ses amis, les abonnés de plus en plus rares, le manque de reconnaissance et il est

déchiré par un amour impossible par fidélité à sa femme et à sa foi. Il s'essaie à la poésie. En



Portrait de Charles Péguy (DR)

décembre 1913, dans un Cahier de la quinzaine, il publie *"Éve"* un poème de plus de 7000 alexandrins.

Ses écrits ont finalement un succès à titre posthume.

(D'après la plaquette *"Laissez-vous conter Orléans-Charles Péguy"* du Centre Charles Péguy)

Martine Legrand

La sauvegarde des registres inventaires du musée du service de santé des armées (MSSA)

Depuis plusieurs années, le ministère des armées s'est engagé dans la numérisation patrimoniale et la diffusion sur internet de ses fonds d'archives et collections afin de les sauvegarder, d'en faciliter la communication et de les valoriser.

À cet effet, un accord-cadre pluriannuel de numérisation a été lancé au 4^e trimestre 2017 et piloté par la direction des patrimoines, de la mémoire et des archives (DPMA).

Le musée du service de santé des armées conserve 72 registres inventaires, comptables ou administratifs relatifs à ses collections et à ses activités. Réalisés de 1916 au début des années 2000, ces documents manuscrits renseignent l'origine des collections iconographiques, anatomo-cliniques ou médicales et reflètent l'organisation du musée depuis sa création. À la fois documents d'archives et outils de travail, ils sont très précieux pour la connaissance du musée comme pour la gestion de ses collections.

Propriétaire des collections présentées à l'ancienne École de médecine navale de Rochefort, le musée du service de santé des armées a décidé de rapatrier sur son site les 18 registres inventaire manuscrits et de les inclure dans le train de numérisation. Une mission de convoiement des documents depuis Rochefort à Paris a été menée par un personnel du musée le 20 avril 2021.

Cette opération de numérisation répond à un double objectif : préserver les registres et garantir leur conservation ; faciliter la consultation des registres grâce à la numérisation.

Elle concerne 72 registres manuscrits conservés par le musée du service de santé des armées et 18 registres manuscrits de l'AEMN²⁰ de Rochefort :

1 - *provenance des registres* : MSSA et AEMN

2 - *nombre de registres localisés* : 90 (69 relèvent du musée du service de santé des armées, 3 relèvent de l'École du Val-de-Grâce, 18 relèvent de l'AEMN de Rochefort)

3 - *nature des registres* : registres inventaires des collections, cahiers et registres journaliers (entrées et sorties des collections, des archives etc.) ; registres administratifs (comptabilité, correspondances etc.) ; répertoires (sections du musée, procès-verbaux etc.)

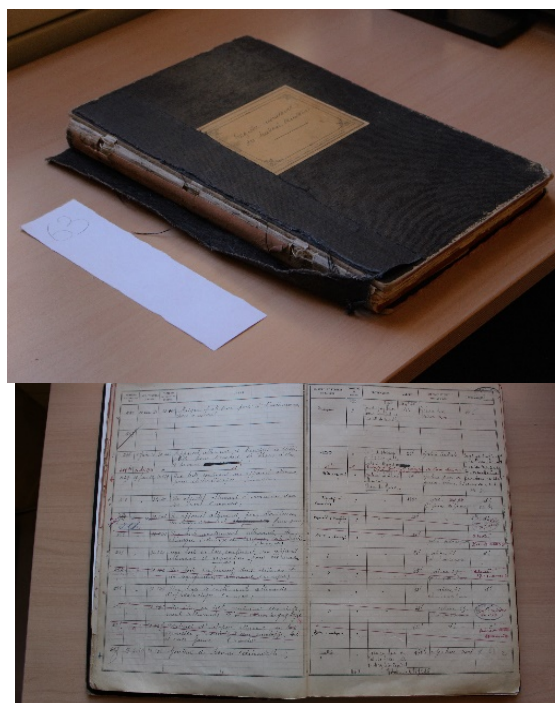
Afin de préparer le travail de numérisation et pour une meilleure connaissance des registres, un inventaire détaillé de chaque volume est réalisé dans un tableur Excel. Lors de cet inventaire, un numéro d'identification est attribué à chaque registre. Ce numéro est reporté dans le tableur et sur un signet glissé dans chaque registre.

Pour compléter et illustrer l'inventaire, les registres sont systématiquement photographiés. Les photographies documentent pour chaque volume une vue extérieure et une ou deux vues intérieures.

Ces documents seront préservés dans les locaux de la conservation du musée dans des boîtes en carton de conservation préventive, sans acide et sans lignine. Les registres les plus endommagés seront également conditionnés dans des chemises de conservation extensibles à soufflet.

Principales étapes des opérations :

1 - *numérisation* des documents par un prestataire désigné par la DPMA



N°63, *Registre inventaire du Matériel Sanitaire, vue extérieure et vue intérieure*

© musée du Service de santé des armées

²⁰ Ancienne école de médecine navale

2 - résultats des tests et contrôles de la numérisation transmis aux établissements déposants

3 - validation des fichiers numériques par le ministère des armées

MSSA

Lu pour vous

Jean-René Van Den Plaetsen : « Le métier de mourir », éditions Grasset, 2020, 270 pages.

Au cœur du métier de soldat et de la mort au combat, Belleface, inspiré d'un personnage réel, soldat de métier, est un héros romanesque : adolescent il connut l'enfer du camp de Treblinka. Il rejoint en France la Légion étrangère (3^{ème} REI) avec laquelle il combat en Indochine, où il découvre l'opium. On le retrouve officier ancien et adulé de l'armée israélienne, chargé, au milieu des années 80, d'une mission au Sud-Liban où il commande un avant-poste avec quelques Libanais hostiles au Hezbollah. Arrive sous ses ordres un jeune Français prêt à mourir pour ses idées. Les voici en territoire hostile, confrontés à l'ennemi responsable d'attentats contre cette force israélienne. La relation rapidement amicale de ces deux hommes est celle du maître et du disciple. Belleface a un secret qui le tient debout. Et un intérêt pour l'*Ecclésiaste*, dont ce verset : « *Si l'un tombe, l'autre le soutient ; malheur à celui qui est seul (...), il n'a personne pour le relever.* » Ou encore ce : « *Un temps pour vivre, un temps pour mourir.* » Ce beau roman, à l'écriture élégante, est celui de la mort qui guette, assumée, et de la fraternité des armes. La mort comme un métier, celui du soldat défendant patrie ou idéal, à l'opposé du terrible "*La mort est mon métier*" de Robert Merle (1952) mettant en scène Lang l'exterminateur, personnage inspiré par Rudolf Hess : les nazis, les camps d'extermination, celui auquel échappe Bonneface grâce à l'aide d'un prêtre catholique dont il garde précieusement la Bible comme relique... Voici un roman prenant, à la belle écriture, profond, comme métaphysique, où l'on voit qu'« *entre la vie et la mort, il n'y avait qu'une différence (...)* la souffrance (p 62) »

François Eulry

Laurent Mauvignier : « Des hommes », éditions de Minuit, 2009/2011, 283 pages. Bientôt 60 ans que prit fin la guerre d'Algérie, mais elle reste ô combien vivante dans nos mémoires, ou d'actualité pour les jeunes générations. La découverte de ce roman, publié il y a douze ans, en reconnaît les séquelles lointaines. Ainsi en est-il des personnages de l'histoire, des appelés du contingent de l'époque. Ils gardent des traces psychologiques, familiales et sociales qui ne laissent personne en paix ; y compris quand, chez un des protagonistes, l'alcoolisme veut compenser un syndrome post-traumatique de guerre (méconnu) et révèle un racisme ordinaire. Il y a là quelque chose de pathétique. Il ne s'agit pas d'un énième livre sur cette guerre qui ne disait pas son nom, mais sur l'impossibilité après ces horreurs, d'échapper à "*l'intranquillité*", selon le beau mot de Fernando Pessoa, de vivre au calme, en paix. Roman puissant, tragique, dont la scène est un village, une famille et ses commensaux ; la plupart des jeunes hommes, en 1960, furent envoyés là-bas et tentent de vivre avec les souvenirs qui les hantent alors qu'ils les taisent. Jusqu'au moment où l'histoire bascule. Une écriture précise, ciselée, pénétrante comme le serait la baïonnette ennemie, sans concession, étourdissante. Un livre magnifique sans manichéisme pour en brouiller la compréhension, même si l'on comprend de quel côté penche le narrateur. À lire ou relire, quand la mémoire et l'appréciation de l'Histoire continuent de différer d'une rive à l'autre de la Méditerranée.

François Eulry



Information précieuse

Saluons l'arrivée comme directeur de l'École du Val-de-Grâce du médecin général Guillaume Pelée de Saint Maurice auquel nous souhaitons plein succès, et soulignons le long et remarquable intérim de cette direction assuré par le médecin chef des services Jean-François Gallet désormais directeur adjoint.

Association des amis du musée du Service de santé des armées (AAMSSA)

1, place Alphonse Laveran, 75005 Paris- 0140514171- aamssa@gmail.com

Assemblée générale portant sur l'exercice 2021

L'Assemblée générale portant sur l'exercice 2021 de l'AAMSSA se tiendra statutairement

Le jeudi 27 janvier 2022, à 14H 30, dans l'amphithéâtre Rouvillois de l'Ecole du Val-de-Grâce.

Après les propos liminaires du Médecin général Guillaume Pelée de Saint Maurice, directeur de l'Ecole du Val-de-Grâce et du musée, puis du Médecin général inspecteur (2s) Olivier Farret, président de l'association, seront abordées les questions à l'ordre du jour.

- 1- Rapport moral (Cl (h.) J.P Capel, secrétaire général)
- 2- Rapport financier (MGI (2s) D. Bequet, trésorier) : approbation des comptes de l'exercice 2021, vote du budget pour l'exercice 2022 et vote sur le montant de la cotisation 2023.
- 3- Comité d'histoire du SSA (MGI (2s) R.Wey, Président du comité)
- 4- Activités du musée (Madame M. Périssère, conservateur)
- 5- Questions diverses
- 6- Proclamation et remise du Prix d'histoire de la médecine aux armées.

L'assemblée générale sera suivie d'une conférence du MGI (2S) Olivier Farret

« Monuments aux morts de la Grande Guerre

Sentinelles de la Mémoire »

Seuls les membres à jour de leur cotisation 2021 pourront prendre part au vote

Paris, novembre 2021

MGI (2s) Olivier Farret, Président

Fiche à détacher et retourner au siège de l'AAMSSA

Bon pour pouvoir

Je, soussigné(e).....
 autorise.....
 à me représenter et à prendre part, en mon nom, aux votes lors de l'assemblée générale de l'Association des amis du musée du Service de santé des armées qui se tiendra le 27 janvier 2022, amphithéâtre Rouvillois , Ecole du Val- de- Grâce à Paris.

Fait à....., le.....*Signature précédée de « Bon pour pouvoir »*